

## Moi, pas Kaput Toi !

« Ça me rappelle 14, avant l'attaque, à l'arme blanche, du bois d'Armont, en Alsace. »

Mettez baï onnette au canon et à mon commandement poing levé, vous bondirez en silence derrière moi."

Il ajusta la jugulaire de son casque, fit quelques pas de long en large, consulta sa montre. Enfin, il leva le poing et bondit sur le bord de la tranchée. Tous, baï onnette au canon, nous l'imitâmes. En quelques bonds nous fondîmes sur les tranchées allemandes. Les Boches, confiants en ces heures creuses de l'après-midi, dormaient sur leurs capotes, ou mangeaient leur lard, ou encore jouaient aux cartes. Leur surprise fut totale. Mon camarade de gauche se trouva nez à nez avec la sentinelle allemande. Rapide, la baï onnette du copain s'enfonça dans les tripes du Boche qui bascula, entraînant avec lui son assaillant. Mais avant de culbuter, il lança un cri guttural

« " Kaput, camarades ! Kaput"

Toute la tranchée en désordre remua, telle une fourmilière, qui par-ci, qui par-là Tous bondirent sur leurs pieds, fusil en main. La fusillade éclata.

Devant moi, je vis un Allemand déguerpir à toutes jambes vers le bois voisin. C'était une estafette. Il allait sûrement alerter l'artillerie ou chercher du renfort. Je bondis après lui, fonçant baï onnette baissée. Nous courûmes ainsi plusieurs centaines de mètres. Tous les camarades étaient restés loin à l'arrière où l'on s'entretenait avec une rage sauvage. On entendait de terribles cris d'agonie.

L'Allemand entra dans le bois, moi toujours à ses trousses. C'était un homme moins agile que moi. Encore quelques bonds et je l'aurais rejoint. J'allais bientôt le transpercer. Mais brusquement il stoppa, me fit face et, dans le temps d'un éclair, il mit lui aussi baï onnette au canon. Je stoppai à mon tour car, avec mon élan, je risquais de m'embrocher tout seul sur sa baï onnette.

« Je vis alors ses yeux, de grands yeux bleus remplis de peur, et de confiance aussi. Il pouvait avoir dix ans de plus que moi, à peine.

"Camarade, moi pas te faire kaput ", me cria-t-il.

« Interloqué, à trois mètres de lui je m'étais arrêté. Je savais que c'était le premier qui aurait le courage de planter sa baï onnette dans les tripes de l'autre qui aurait raison et qui serait le vainqueur. Mais vainqueur de quoi? En un instant, moi aussi, je réalisais que même vainqueur, si je le tuais, jamais plus je ne pourrais oublier ses yeux bleus que ma baï onnette allait fermer à la vie pour toujours. Quelque chose tourna vite, très vite, dans ma tête. Ma main gauche lâcha la crosse, plongea dans ma contre-poche, y saisit une photo, celle de ma mère. Je la brandis face au Boche. Celui-ci laissa choir à terre son fusil et sa main fouilla aussi sous sa chemise. Il en tira un médaillon, l'ouvrit, et, à trois mètres l'un de l'autre, dans notre paume ouverte, nous nous présentâmes, face à face, nos deux photos. La distance nous empêchait de bien les voir. La voix du Boche répéta encore :

" Moi, pas kaput toi."

Comme un écho, la mienne répondit "Moi, pas kaput toi aussi".

« Et je jetai, comme lui l'avait déjà fait, mon fusil à terre. Je fis un pas vers lui ; il en fit un vers moi. Nous nous étions compris. D'une main tremblante, j'avançai vers lui la photo de ma mère. Il la prit, me tendant son médaillon. Nous tombâmes à genoux l'un contre l'autre. Une jolie femme blonde, aux yeux bleus, de trente ans peut-être, ornait le médaillon. Les longs cheveux nattés mettaient en valeur la finesse des traits. Elle tenait par la main un garçonnet de deux ans environ. Sur son autre bras replié, un minus-cule poupon tripotait le revers de son corsage.

- " Ta femme, ton fils, ta fille ?  
- Il fit oui de la tête.  
- Belle, très belle ", dis-je.  
- Et lui, regardant ma photo Ta mutter ?  
- Je fis oui de la tête à mon tour."

Alors pendant un long moment, lui comme moi, à genoux, regardant les photos, on oublia la guerre. On avait aussi oublié de s'égorger. A quelques Centaines de mètres en arrière, on entendait toujours une fusillade nourrie Les Allemands s'étaient ressaisis et ripostaient au fusil-mitrailleur et à la grenade. Ce devait être un carnage épouvantable.

Je ne sais pas ce qui m'a sauvé, si c'est la photo de ma mère ou si c'est le canon, car notre artillerie alertée entra en action. Un obus, tiré un peu long, venant des positions françaises, s'enfonça à trois mètres devant nos pieds, y ouvrant un large cratère. En une seconde, un deuxième nous éclaboussa et de terre et de pierres. L'Allemand s'allongea face contre terre ; je fis de même. Des dizaines d'obus nous environnèrent alors. Notre artillerie voulait sans doute couper la retraite aux Boches et tirait long. Ce fut pendant des heures un déluge de fer et de feu. La terre qui nous entourait volait en éclats, nous ensevelissant presque. Ma main, comme par hasard, rencontra la main du Boche. Je sentis qu'il la serrait. Côte à côte, nous restâmes couchés des heures, qui nous parurent des siècles dans cet enfer.

Enfin la nuit arriva. Les canons français avaient rectifié leur tir, et c'était devant nous que, maintenant, ils balayaient le terrain, tombant en plein dans les tranchées boches. Le tir dura jusqu'à l'aube. Les canons français s'arrêtèrent de tirer l'un après l'autre. Le Boche se leva le premier. Dans sa main, il me montra, confus, la photo toute cassée de ma mère et sembla s'en excuser. Sa frayeur, comme la mienne, avait été grande. Je lui tendis son médaillon, puis nous nous regardâmes un instant en silence dans les yeux, éberlués tous deux d'être encore en vie.

Un soleil blafard pointa dans le lointain horizon des crêtes. Avec reconnaissance, nous le regardâmes, car, sans doute ensemble, nous pensions à nos camarades qui, eux, ne reverraient jamais ce spectacle. Combien en restait-il de vivants ?

Mon Boche, avec force gestes et baragouins, me faisait comprendre qu'il en avait marre de cette putain de guerre. Je le vis dénouer un de ses lacets de soulier, me le tendre, puis croiser ses poignets l'un sur l'autre. D'un mouvement sec, il pointa son menton en direction des lignes françaises comme une invite à l'y conduire. Je compris qu'il voulait que je le fasse prisonnier. Je lui fis moi aussi quelques petites mimiques pour voir si vraiment je l'avais bien compris. Comme il acquiesçait de la tête, je lui ficelai légèrement les deux poignets avec le lacet. Je ramassai son fusil, le mien et je partis devant. Il m'emboîta le pas.

-----

Avant de le suivre, ce dernier s'avança et me tendit la main. Je la lui serrai avec force, moi aussi, car mutuellement nous nous étions sauvé la vie.

Des champs de pâture aux champs de bataille.

**Le clos du roy**

de *Marcel Scipion*